

Ces contrastes illustrent parfaitement les valeurs propres à chacune des deux communautés textuelles. Nous l'avons dit : l'espace domestique reproduit en miniature la société idéale telle que l'imaginent les auteurs des documents étudiés. Or, les idéologies prônées par chacun des deux corpus sont totalement opposées : égalité de principe entre Juifs, étude de la Torah valorisée auprès de chacun d'une part ; société hiérarchisée, dominée par les brahmanes qui doivent leur position à leur naissance d'autre part.

Autour d'une problématique commune et originale, cette étude nous permet ainsi d'observer, à partir de textes normatifs rigoureusement analysés, les mécanismes internes et les dynamiques sociales de deux aires culturelles totalement distinctes. On pourrait néanmoins regretter que les perspectives comparatives tiennent davantage de la mise en parallèle, voire de la juxtaposition, et ne débouchent pas sur une analyse critique des résultats. On pourrait aussi s'étonner que le choix de deux civilisations aussi dissemblables ne soit justifié que par des critères extérieurs tels que l'absence de contact géographique ou l'existence d'une tradition légale, mais en fin de compte, on ne saurait trop le reprocher à l'auteur puisque son but est précisément d'éviter la recherche de « mystérieuses correspondances » qui risquerait d'aboutir à des constructions rigides et arbitraires.

EURYDICE VERNAY

FLORENCE DUPONT, *Rome, la ville sans origine. L'Énéide: un grand récit du métissage ?*, Paris, Gallimard, 2011, 202 pages.

Si toutes nos recherches puisent à des problématiques contemporaines de manière plus ou moins évidente, le livre de Florence Dupont (désormais FD) a été conçu explicitement comme un apport au débat qui se déroule de nos jours à propos de l'identité nationale en France. Un apport qui a pour but de nous inviter à nous poser la question de l'identité de la nation d'une manière différente, en s'inspirant du modèle romain. Le but du livre est aussi celui de nous faire revenir sur des idées reçues (p. 10) et il l'atteint de manière impeccable, en commençant par remettre en question la classification de l'*Énéide* en tant que poème national.

Le premier chapitre « Aux origines de Rome il n'y a que des histoires grecques » s'ouvre avec une affirmation surprenante : la réunion du mythe de Romulus et Rémus avec celui d'Énée portant son père sur les épaules est une création récente datant de la fin de la République. Nous le connaissons par Tite-Live et ensuite par Plutarque, qui le fait remonter à Fabius Pictor qui l'aurait quant à lui appris de Dioclès de Péparéthos, historien grec de la moitié du IV^e siècle. Chez Fabius Pictor, l'histoire commence cependant avec l'arrivée d'Énée au Latium. L'aventure d'Énée, qui quitte Troie avec son père, aurait donc été plus tardive : l'articulation de ces deux histoires ne pourrait remonter au-delà du I^{er} siècle av. J.-C. FD se demande donc : « Ce récit reconstitué n'est-il pas une merveilleuse illusion que notre désir des mythes ancestraux a placée aux origines de notre Rome ? Autrement dit, aux origines de nos origines ? » (p. 25). À côté de ces récits, il y en a beaucoup d'autres sur l'origine

de Rome (vingt-cinq, selon FD!) Tous ont un seul point commun : l'origine du nom « Rome », qui est probablement leur point de départ. En d'autres termes, ces récits sont des étymologies, c'est-à-dire qu'ils sont conçus pour « expliquer » le nom de la ville et sont toujours attribués à des historiens. Il ne s'agirait pas de récits nés de la culture orale et anonyme, fabriqués par des peuples italiques ; ils auraient été forgés par des mythographes opérant dans les différentes cités de l'Italie, de la Grèce et de la Grande-Grèce. À travers ces récits, Rome se crée une identité de ville grecque. L'union des Troyens et des Latins indigènes n'est pas vraiment un métissage parce que les peuples italiques ne sont pas présentés par les différents auteurs comme une ethnie différente, mais simplement comme des variantes du *bios* grec (p. 41). Intéressante est la partie qui traite de Denys d'Halicarnasse. Après avoir présenté l'idée apparemment saugrenue de Denys, selon laquelle les Romains auraient anciennement été des Grecs qui se seraient barbarisés au fur et à mesure qu'ils vainquirent les peuples étrangers, FD se demande « et si c'était vrai ? » (p. 47). Le lecteur, qui a suivi l'argumentation jusqu'à ce point, comprend tout de suite qu'il doit admettre cette possibilité. Dans notre imaginaire, il y a dans un premier temps la Grèce d'un côté, Rome de l'autre, et ensuite la rencontre entre les deux : l'hellénisation de Rome. Mais celle-ci est probablement une construction moderne qui relève du mythe, selon lequel les cultures naissent pures de la terre et se corrompent à cause des contacts avec les autres. En effet, la culture de Rome semble être hellénisée depuis les époques les plus anciennes, au point que l'expression « hellénisme organique » (que FD emprunte à Michel Humm¹) est la plus adaptée pour décrire cette constante présence du Grec dans l'imaginaire du Romain, cette « altérité incluse » selon la définition de FD (p. 47).

En quittant les mythes d'origine qui, selon l'auteur, ne peuvent que nous donner l'image grecque de Rome, FD se tourne vers les pratiques rituelles qui seraient une meilleure manière de sonder les représentations romaines (chapitre deux : « *L'origo* rituelle de Rome : le pèlerinage à Lavinium »). Cette position se rapproche trop de la dichotomie désormais dépassée qui veut que les mythes soient du côté des Grecs et les rites du côté des Romains. Elle évacue aussi d'un coup d'éponge l'importance des discours antiques associés aux rituels, qui selon FD « ne visent ni à théoriser ces pratiques ni à en donner le sens » et qui « ne nous apprennent rien » (p. 51). L'auteur du présent compte-rendu ne peut pas être d'accord avec cette affirmation, puisque c'est justement dans ce type de discours que se dévoile le monde imaginaire et « spirituel » des Romains (cf. surtout John Scheid, *Rites et croyances dans les religions du monde romain*, 2007 ; mais aussi Francesca Prescendi, *Décrire et comprendre le sacrifice. Les réflexions des Romains sur leur propre religion à partir de la littérature antique*, 2007). Mises à part ces questions, sur lesquelles FD passe rapidement, la thèse de fond de ce chapitre, pour laquelle elle s'inspire de Yan Thomas², constitue une pierre milliaire pour la compréhension de Rome. Ici, FD analyse le pèlerinage à Lavinium accompli par les autorités politiques et religieuses romaines au début de l'année. Elle démontre que c'est ce rituel politique qui représente au mieux le système de l'*origo*, c'est-à-dire ce concept complexe, à la fois juridique et politique, qui constitue

1 MICHEL HUMM, *Rome polis hellénis. Identité culturelle et réception de l'hellénisme à Rome (des origines à l'époque tardo-républicaine)*, Mémoire de recherche pour l'HDR, Strasbourg II, 2007, à paraître.

2 YAN THOMAS, « Origines » et « commune patrie ». *Étude de droit public romain (89 av. J.-C. – 212 apr. J.-C.)*, Paris – Rome, EFR, 1996.

une procédure de naturalisation instituée au 1^{er} siècle av. J.-C., permettant aux habitants des régions conquises d'obtenir la citoyenneté romaine et de la transmettre à leurs descendants. À partir de ce moment, tout citoyen venant du dehors de Rome est en même temps citoyen de Rome et de la ville de son père qui lui confère l'*origo*. Le système de l'*origo* donne une clé de lecture de ce pèlerinage à Lavinium. La cité fondée par Énée, père des Romains, représente toute ville à laquelle on appartient par descendance patrilinéaire. Rome, par contre, est la ville à laquelle on appartient par droit. Ce rite met donc en scène la double appartenance des Romains.

Dans le troisième chapitre « *Origo et nomen latinum* », FD s'occupe du sacrifice accompli sur le Mont Albain, auquel participent Rome, Lavinium et les autres villes latines. Si Lavinium, représente d'habitude la ville-mère de Rome dans le pèlerinage du début d'année, elle se présente par contre comme une ville indépendante dans ce cadre rituel des Fêtes latines : cela sert à thématiser l'altérité qui fait part de l'identité de Rome.

En passant des rituels aux récits, on clarifie le message politique : « Ce qu'apporte le passage du rituel au récit est donc la possibilité que le rituel d'*origo* devienne le modèle conceptuel d'une Rome ouverte à tous les étrangers car c'est un étranger qui est à son origine » (p. 79). Voilà donc le message du livre pour la société contemporaine : il faut créer une identité qui justifie l'intégration des étrangers en les décrivant comme étant déjà présents dans les mythes d'origine.

Le chapitre quatre « Comment s'écrit l'*Énéide* : une poétique de l'*origo* » est consacré à l'étude de l'*Énéide*. FD s'étonne du fait que trop peu de chercheurs se sont demandés pourquoi cette épopée parle de la fondation de Lavinium au lieu de parler de la fondation de Rome. Pour répondre à cette question, elle se propose de regarder de plus près ce qu'est l'*Énéide*. Il s'agit d'une épopée, explique-t-elle, dans laquelle les renvois aux poèmes homériques se mêlent de manière subtile aux rappels du présent de la Rome augustéenne. Pour expliquer ce rapport des reprises textuelles avec les variations entre l'*Énéide* et Homère, elle propose une comparaison audacieuse entre le film *La vie de Brian* de Terry Jones (1979) et la vie du Christ, telle qu'elle est racontée dans les évangiles. FD arrive ensuite à la conclusion que l'*Énéide* est un poème épique, comme ceux d'Homère, mais que son but n'est pas tant de décrire l'origine de Rome, que celle de l'*origo* elle-même, puisqu'elle traite de Lavinium et de cet espace-temps fictif, c'est-à-dire l'époque d'Énée.

Le chapitre cinq « Généalogie, étymologie et *origo* » met l'accent sur une différence fondamentale dans la conception du passé grec et romain. Si, en Grèce, une cité et une famille se pensent par rapport à la généalogie et au temps continu qui conduit jusqu'au présent, à Rome le passé est pensé plutôt comme un lien avec le commencement, sans tenir compte du temps intermédiaire. Le nom des fondateurs suffit à en faire des ancêtres parce que la manière privilégiée pour construire le lien entre passé et présent est l'étymologie, c'est-à-dire l'indication de la possible origine d'un mot.

Le chapitre six « Comment Énée dans l'*Énéide* réussit à ne pas être un fondateur » focalise l'attention sur ce personnage étranger qui arrive à Rome et donne origine à la descendance des Romains. Énée, dont le texte dit à plusieurs reprises qu'il est *externus*, a en réalité un double caractère : il vient d'ailleurs, certes, parce qu'il arrive de Troie après avoir accompli un long périple dans la Méditerranée, où il perd peu à peu son caractère de Troyen, mais il est en même temps le descendant de Dardanus, dont Virgile dit qu'il était originaire de l'Italie. Il est donc d'ici et d'ailleurs. C'est là le

vrai message de ce mythe de fondation qui n'en est pas un : ce « voyage » d'aller-retour entre le sol italique et les autres lieux grecs de la Méditerranée. FD suggère une comparaison avec le culte de la Mère des dieux qui, à Rome, fonctionne selon le même schéma, comme le savent bien les lecteurs de Philippe Borgeaud (*La mère des dieux*, 1996, cité par FD).

Enfin, nous en arrivons à la conclusion de l'ouvrage : « Virgile invente les Latins indigènes ». Selon FD, le poète décrit les Latins comme le peuple qu'Énée rencontre quand il débarque, un peuple qui a été civilisé par Saturne et dont le comportement ne le distingue pas des Troyens d'Énée. Rome résulte du mélange entre indigènes et étrangers, mais elle ne peut être considérée comme une cité véritablement métisse ou pluriethnique puisqu'elle est un « mélange indistinct » de peuples qui ne gardent pas leur identité première (p. 164). Selon FD, l'idée est que le métissage est perçu comme tel seulement dans les cultures où la couleur de la peau a une connotation ethnique. À Rome, par contre, la couleur de la peau, continue FD, est considérée surtout comme un trait individuel. Même si on sait que les habitants de la Nubie ont la peau noire, on ne les appelle pas « les Noirs ». Pour approfondir le concept de métissage, FD se concentre sur la valeur culturelle du sang. Elle affirme que la « transmission dans le mariage ne passe pas par le sang mais par le cadre juridique de l'héritage » (p. 168). Le *sanguis* n'implique selon FD aucune identité biologique, mais désigne seulement la parenté. Les éléments abordés dans cette dernière partie du livre – tels que la valeur culturelle et anthropologique du sang ainsi que la double descendance d'Énée, pour laquelle FD propose une explication alternative à celle de Maurizio Bettini, *Affari di famiglia*, 2009 – me semblent cependant être quelque peu minimisés pour satisfaire à la thèse dont le livre se fait le porte-parole. Nonobstant ce point, les affirmations sur le concept d'*humanitas* comme étant la « capacité morale d'un homme à vivre en société », ou plus précisément dans la société des Romains, remportent notre adhésion. Cette alternative au modèle de l'identité occidentale, quant à elle ancrée dans ses origines, est porteuse d'un message politique clair. Qu'on partage ou non ses thèses principales, ce livre est destiné à devenir incontournable pour l'étude de l'historiographie et de la mythologie romaine ainsi que pour la lecture de l'*Énéide*.

FRANCESCA PRESCENDI

MANCHETTE, LOUSTAL, *Asdiwal. L'Indien qui avait faim tout le temps*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2011, 48 pages.

« C'est dans le courant de l'été 1966, à Paris, que Jean-Patrick Manchette écrit pour son fils, alors en vacances en Provence loin de lui, les aventures d'Asdiwal ». Les dernières pages de la version illustrée de ce conte, qui paraît aujourd'hui plus de quarante ans après avoir été inventé, reproduisent même le début de la lettre envoyée par Manchette à son fils : « Je t'envoie une histoire, l'histoire du petit Asdiwal le Tsimshian. Derrière la lettre il y a un dessin qui représente le petit Asdiwal partageant une gaufrette avec le roi des morses. »